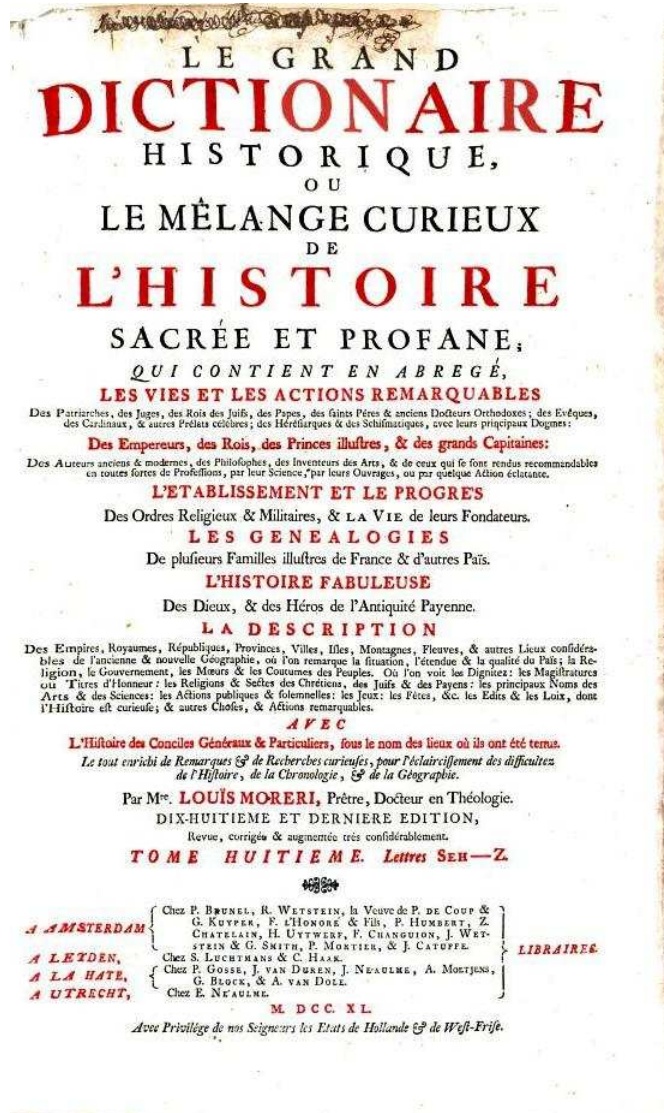


Relire Lear



Stéphane Zagdanski

“ *Who is it that can tell me who I am ?* ”

King Lear, I, 4

Un mot m’a turlupiné, comme je relisais *Le Roi Lear*, à l’automne 2011 ; c’est le mot « turlupin », précisément.

Il se trouve dans la courte scène 3 de l’acte II : « *Poor Turlygod !* » se lamente Edgar. Ce n’est que par conjoncture que les traducteurs rapprochent ce terme mystérieux, tiré de l’argot des voleurs anglais au Moyen Âge, de celui de « Turlupin », se fondant sur l’expression qui figure quelques lignes au-dessus : « *with presented nakedness*, j’exposerai ma nudité »... Car les Turlupins, explique en note François-Victor Hugo, étaient une « secte d’hérétiques naturistes et scandaleux ». Pour en savoir plus, il faut recourir au théologien Louis Moréri, qui écrivait en 1680 dans son *Grand Dictionnaire historique ou le Mélange curieux de l’histoire sacrée et profane... :*

« TURLUPINS. Hérétiques infâmes du XIV^{ème} siècle, qui enseignaient que quand l’homme était arrivé à un certain état de perfection, il pouvait s’abandonner à ses passions, et tout faire sans pécher. Ils réduisaient tous les devoirs de la Religion à une oraison mentale, et poussaient leur impudence au-delà de celle des Cyniques, allant nus, et commettant en public les actions les plus infâmes. Nonobstant ces extravagances profanes, ils affectaient de grands airs de spiritualité et de dévotion, afin de se mieux insinuer dans l’esprit des femmes, et de les faire tomber dans le piège de leurs désirs impudiques, comme dit Gerson cité par Pratéole. »

Mais, c’est DSK ! m’écriai-je. Je crois bien que c’est à ce moment que je décidai de placer l’écriture en cours de *Chaos brûlant* sous le signe du *Roi Lear*... Il faut dire que cet automne 2011 frisait l’aberration. Chaque jour, tous les kiosques, tous les écrans d’ordinateur, tous les postes de télévision vomissaient leurs images d’infamie. On palpait vraiment le crapuleux

envoûtement universel, jamais Artaud n'avait paru moins fou. C'était comme si l'usuelle ordurerie médiatico-politicienne, si patente dans le moindre sourire factice, dans le plus insignifiant communiqué officiel, dans le geste le moins apparemment calculé, dans l'information la plus mensongèrement avérée, avait décidé de sacrifier un bouc émissaire planétaire dont elle exhibait l'immondice pour, croyait-elle, s'en disculper, alors que cette ostentation cathartique en révélait davantage sur sa propre mandorle de détritrus que toutes les turpitudes intimes d'un gros porc ordinaire.

Comme d'habitude depuis déjà tant d'années, aussitôt prise ma décision de lire le monde à la lumière d'un certain livre, chaque ligne de Shakespeare vint commenter, éclairer, *dénuder* la réalité, démontrant pour la millionième fois que le monde n'est rien et que le Texte sait tout.

Le grand thème du *Roi Lear*, c'est la pudeur. La folie des grandeurs, bien sûr ; l'impuissance déguisée en caprice ; le mépris illégitime ; l'impertinence impunie ; l'ingratitude infatuée ; la vanité atrabilaire ; la vantardise larmoyante ; la névrose filiale, sororale, paternelle ; l'hystérie conjugale ; la trahison dans l'ombre et la dissimulation au grand air... tout cela, certes, fait aussi la trame de cet impitoyable chef-d'œuvre. Mais la pudeur, et par conséquent, en contraste, l'infamie, au double sens de la flétrissure faite à une réputation et de l'indignité propre à un caractère, me semble en être la thématique majeure. La pudeur, la discrétion, la dissimulation de l'ego, l'invisible diadème de gloire, dont Cordélia est l'incarnation et Kent et Edgar les complices actifs.

On se tromperait en assimilant trop promptement à Lear DSK, sous prétexte que ce dernier, inflexible « grand » de ce monde, fut brusquement déchu par son propre aveuglement, sa brutale fierté, son entêtement sourd à tout sermon, sa fatuité insensible à toute semonce. Ce n'est pas ainsi — par une

sorte d'anticipation de leur propre adaptation cinématographique... — que les grands livres lisent ce petit monde, « *this little world of man* ». Si *Le Roi Lear* délivre bien un enseignement limpide, c'est celui de ne pas se fier aux apparences. Et puis il serait imbécile de confondre l'idée de la royauté véritable avec les trônes de pacotille d'aujourd'hui qui rafistolent leur éminence en amoncelant des décombres... Non, c'est ligne à ligne, presque mot à mot que la vie s'éclaire et se dissipent les faux-semblants du siècle. Ainsi suffit-il à Shakespeare de substituer *dolours* à *dollars* pour que, en cet automne 2011, la lamentable crise grecque se passât de commentaires...

Entendre le mot à mot, éteindre les apparences.

« *My face I'll grime with filth*, je grimerai mon visage avec de la fange », déclare le noble Edgar peu avant de se comparer à un Turlupin. Du coup, davantage que Lear, c'est lui, Edgar, *mais comme en creux*, travesti en rebut de la nature et des hommes, qui évoque le mieux l'abjection sensuelle du détestable bouc que les écrans, cet automne-là, stigmatisaient jour et nuit. Lorsque Lear l'interroge sur sa feinte vie passée, Edgar raconte qu'il accomplissait avec sa maîtresse (aux deux sens du mot) « *the act of darkness*, l'acte de ténèbre ». « *One that slept in the contriving of lust, and waked to do it*, je m'endormais sur des projets de luxure et m'éveillais pour les accomplir... *And in woman out-paramoured the Turk*, et pour la passion des femmes, je surpassais le Turc. » « *Out-paramoured* » ! magnifique néologisme où Shakespeare fait copuler les langues anglaise et française (« par amour »)...

Possédé d'Obidicut, le démon de la luxure, explique encore Edgar, il était en outre habité par quatre autres démons, dont Flibbertigibet, « *of mopping and mowing, who since possesses chambermaids and waiting women*, celui des

grimaces et des contorsions, qui maintenant possède les chambrières et les servantes... »

Comment ne pas penser encore à DSK, à l'inconcevable halali médiatique dont l'abjecte gourmandise l'accablait sans retour, lorsque Gloucester, accusé de trahison par Régane, Goneril et Cornouailles, s'exclame : « *I am tied to the stake, and I must stand the course*, je suis attaché au poteau, et je dois faire face à la meute. » Ou bien, lorsqu'offrant sa bourse à Edgar, il demande : « *Heavens, deal so still! Let the superfluous and lust-dieted man, that slaves your ordinance, that will not see because he does not feel, feel your power quickly...* Cieux, agissez toujours ainsi ! À l'homme fastueux et gorgé de voluptés, qui foule aux pieds vos lois et ne veut pas voir parce qu'il ne sent pas, faites vite sentir votre puissance... »

Cela en devenait absurde. Chaque ligne du *Roi Lear* ne cessait plus de me parler de ce dont je parlais : l'argent, le pouvoir, la réputation, la souillure, l'impunité, l'universalité du vice, la minable comédie des hommes, l'asile psychiatrique étendu aux dimensions du monde, « *this great stage of fools*, ce grand théâtre de fous »... Pour me purger du temps passé à visionner des documentaires sur Youtube consacrés à l'écœurante crise financière, à la rebutante affaire DSK en cours ou à l'histoire démente de la psychiatrie américaine, je passais d'autres heures à décortiquer la langue rutilante de cet Anglais dont Nabokov dit que la tête, « en forme de dome comme une ruche », « bourdonnait de mots ». « Un homme à qui il suffisait de souffler sur une molécule de son vocabulaire stupéfiant pour lui donner vie ; elle grandissait, elle étirait ses tentacules frémissants jusqu'à devenir une image multicellulaire, avec la palpitation du sang, un cerveau irrigué, des membres innervés. »

Voilà, j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage, un possédé shakespearien, un golem halluciné sur le front duquel le mot *LEAR* était tatoué ! Il me sembla naturel de nommer quelques-uns des principaux personnages de *Chaos brûlant* d'après la pièce : Cordélia, la petite sœur martyre du narrateur ; Goneril, sa compagne borderline oscillant entre l'hystérie et la psychose ; Régane, la pute bantoue ; Kent, le milliardaire britannique farfelu ; Edmond, l'infirmier psychiatrique sadique...

Le Globe avait tout gobé, y compris la globalisation.

Sarkozy ? « *There thou mightst behold the great image of authority: a dog's obeyed in office.* Tu as vu là la grande image de l'autorité : un chien au pouvoir qui se fait obéir. » L'impunité des traders et l'infortune des Grecs ? « *Through tatter'd clothes small vices do appear; robes and furr'd gowns hide all. Plate sin with gold, and the strong lance of justice hurtless breaks: arm it in rags, a pigmy's straw does pierce it.* Les moindres vices se voient à travers les haillons ; les manteaux et les simarres fourrées les cachent tous. Cuirasse d'or le péché, et la forte lance de la justice s'y brise impuissante ; harnache-le de guenilles, le fétu d'un pygmée le transperce. » Dans la discrète piété de Cordélia je retrouvai Anne Sinclair, dont mille caméras dévisageaient la rage contenue sous les sourires muets : « *What shall Cordelia speak ? Love, and be silent.* Que pourra faire Cordelia ? Aimer, et se taire. » Les printemps arabes ? la chute de Moubarak et de Ben Ali ? Eux aussi avaient leur place chez Shakespeare, dans la lettre d'Edgar à Edmond concernant leur despotique vieux père : « *I begin to find an idle and fond bondage in the oppression of aged tyranny; who sways, not as it hath power, but as it is suffered.* Je commence à trouver une servitude lâche et niaise dans cette sujétion à une tyrannie sénile, qui gouverne, non parce qu'elle est puissante, mais parce qu'elle est tolérée. »

C'était sans fin. Quelque chose, pourtant, continuait de me turlupiner... Il y avait cette phrase d'Edgar qui était comme le reflet de celle concernant le masque de fange : « *The prince of darkness is a gentleman*, le prince des ténèbres est un gentilhomme », et cette idée qui ne me quittait plus non plus, qu'on ne doit jamais se fier aux apparences... « *Edgar I nothing am*, moi Edgar ne suis rien. » Si le Diable est grand seigneur, qui peut être ce gueux d'Edgar en haillons, l'homme qui expose sa nudité pour escamoter sa gentilhommerie ? Turlupin ? *Turlygod* ? À quoi pouvait correspondre ce mot dont nul n'avait le sens ? *Truly God* ? le vrai Dieu ? Edgar ne se surnomme-t-il pas également « *Poor Tom* », autrement dit « Thomas de Bedlam », surnom que l'on donnait aux pensionnaires du *Bethlem Royal Hospital*, le plus ancien asile de fous qui soit ? « *Bedlam* », synonyme de chaos et confusion, serait aussi le berceau du Christ ?

Je ne savais quoi penser. Je relus la notice du *Mélange curieux* de l'abbé Moréri, m'apercevant qu'elle était plus diserte que ce que j'en avais d'abord retenu :

« M. de Beausobre croit avoir trouvé la véritable étymologie du mot Turlupin, dans ces passages de l'*Histoire des Martyrs* : *Au pays de Flandre et d'Artois, dit l'Auteur, on nomma les Vaudois Turlupins... Ce proverbe se dit dès longtemps en ce pays-là, il est des enfants de Turlupin, malheureux de nature...* M. de Beausobre conjecture donc qu'un homme de ce pays-là, nommé Turelupin, eut des enfants qui périrent misérablement, et que les Vaudois ayant été vivement persécutés dans la Flandre, et dans l'Artois, le peuple les nomma *Turelupins*, ou *enfants de Turelupin*, c'est-à-dire, *les plus misérables de tous les hommes*. M. de Thou marque que les Vaudois, suivant les différents endroits où ils se répandirent, furent nommés *Passagenes, Patares, Lollards, Turelupins et Cyniques*. Or si les Turlupins étaient des Vaudois, ils n'étaient pas coupables des infamies que plusieurs Auteurs leur attribuent ; mais ceux qui les persécutaient étaient bien aise de les faire passer ridiculement pour tels afin de leur attirer la haine publique. Un passage de Gerson

démontre que les infamies dévoilées que l'on attribuait aux Turlupins étaient d'absurdes calomnies. "Ce sont, dit-il en parlant des Turlupins, des Épicuriens cachés sous l'habit de Jésus-Christ. Ils commencent par montrer aux femmes des apparences de dévotion afin de leur ôter peu à peu la foi qui est l'œil et la lumière, et de les amener ensuite à satisfaire leurs mauvais désirs. Nous n'avons garde, ajoute-t-il, de découvrir les horribles infamies des ces Hérétiques à cause de cette parole de l'Apôtre, *il serait honteux de dire ce que ces gens-là font secrètement.*" Ce n'est pas là le portrait d'impudents Cyniques ; mais de raffinés Phariséens. Il y a même apparence que Gerson ne parlait de ces infamies secrètes que sur des ouï-dire fort incertains. Un certain zèle fait croire sincèrement ce que l'on débite d'odieus sur le compte des personnes que l'on regarde comme des Hérétiques. »

Tout devenait à la fois lumineux et dédaléen. Les Turlupins n'étaient autres que les Vaudois persécutés et calomniés. Leur nudité était une fidélité aux pieux principes de l'Église primitive. Elle n'était pas plus obscène que celle du malheureux Edgar, banni dans la bruyère, terré dans un taudis, estompé par la tempête. Que professe-t-il à Lear qui le découvre dans sa misérable cabane ? Les humbles commandements du juste : « *Take heed o' the foul fiend: obey thy parents; keep thy word justly; swear not; commit not with man's sworn spouse; set not thy sweet heart on proud array.* Prends garde au noir démon, obéis à tes parents, tiens scrupuleusement ta parole, ne jure pas, ne te commets pas avec la compagne jurée du prochain, ne pare pas ta bien-aimée d'éclatants atours. » Comment Lear l'appelle-t-il ? « *Philosopher* », « *learned Theban* », « *good Athenian* »...

Enfin, l'assimilation subreptice entre Turlupins et Lollards dans l'article de l'abbé Moréri, ressuscitant un vieux souvenir de lecture, acheva de dissiper ma perplexité. C'est dans *Ulysses*, lors de la discussion concernant Shakespeare dans la bibliothèque. Stephen Dedalus évoque les Juifs calomniés, accusés d'inceste et de pingrerie, et, soudainement, il les

compare aux Lollards : « *for whom, as for the lollards, storm was shelter,* eux qui comme les Lollards, trouvaient refuge dans la tempête... »

Je crois bien que c'est à ce moment que je décidai que le narrateur schizophrène omniscient de *Chaos brûlant* serait en apparence le plus méprisable de tous les psychotiques du *Manhattan Psychiatric Center*, l'obèse autiste débile qu'un Edmond moqueur surnomme « Homer Simpson » parce qu'il se gave de hamburgers et de publicités.

Celui, autrement dit, que nul n'irait soupçonner de receler *in petto* un tel concert de voix grandioses...

Stéphane Zagdanski